

Dog Days d'Ulrich Seidl

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, numéro 3, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2002). Compte rendu de [*Dog Days* d'Ulrich Seidl]. *Ciné-Bulles*, 20(3), 62–63.

Dog Days

d'Ulrich Seidl

par Jean-Philippe Gravel

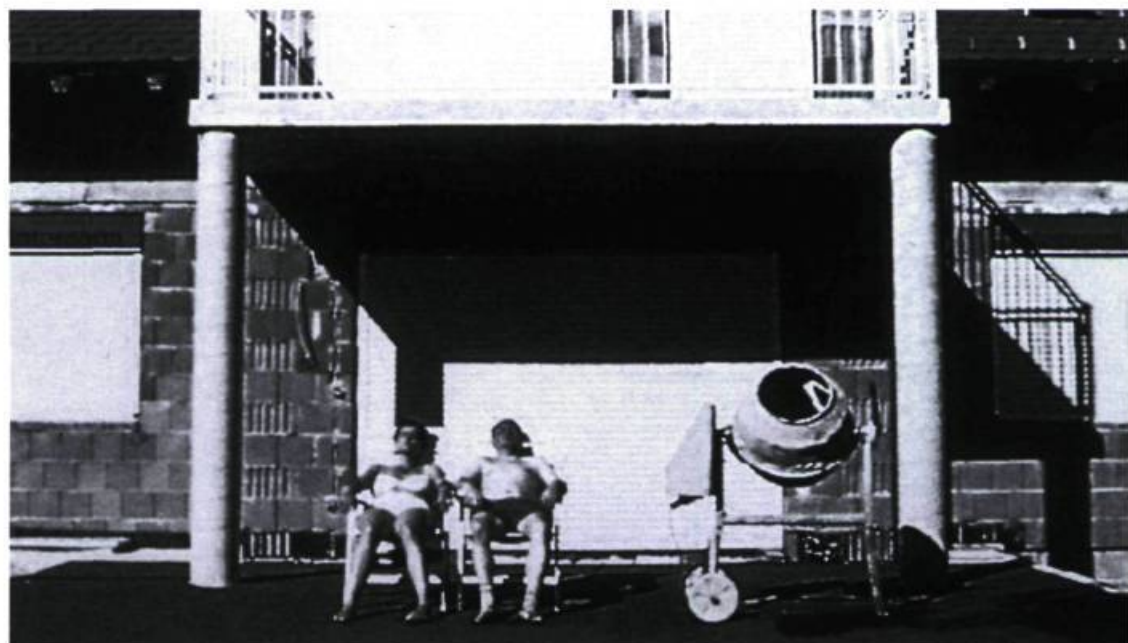
La canicule s'installe dans la banlieue autrichienne. Repu, le corps des banlieusards s'expose au soleil. Ces tableaux proches des natures mortes entament **Dog Days**, chronique des jours de grande chaleur qui frappent l'Autriche en juin. Versé d'abord dans le documentaire (**Model, Animal Love**), Seidl s'avance ici dans la «fiction» hyperréaliste, apparemment du moins. Car il arrive que dans **Dog Days** la violence soit telle qu'au-delà d'une certaine limite, elle se donne comme une représentation stérile. Herzog, Pasolini (avec **Salo**) ou Fassbinder se livraient eux aussi à ce genre d'expériences.

Aussi voudrait-on suivre les récits de ce **Dog Days** dans la distance où Seidl semble se trouver. Mais quelle distance? **Dog Days** n'est pas un film prémédité au quart de tour comme

le sont ceux de Michael Haneke. Il n'empêche que le film s'articule fortement autour de la torture psychologique, celle qui se joue à deux, dans un rapport quasiment consenti et dont les places, tortionnaire ou victime, peuvent s'intervertir.

Un jeune homme, inséparable de sa voiture sport où la «techno» carbure à plein volume, tabasse sa petite amie à cause des regards que d'autres hommes lui jettent; un vendeur itinérant de systèmes d'alarme parcourt la banlieue inlassablement et sans joie; un couple divorcé qui partage le même toit se livre une guerre sans mots; une institutrice défraîchie subit les humiliations sexuelles d'un amant souli qui, tiens?, a invité un inconnu à la beuverie: voilà, en somme, l'échantillon. À côté de quoi, les déambulations d'une auto-stoppeuse un peu fêlée, qui parle comme une «info-pub», et les manies d'un vieux veuf maniaque de contrôle allègent la mosaïque avec un humour proche de celui de Tati.

Pourtant, la distance de la mise en scène n'est pas celle de quelqu'un qui se contente d'observer avec mépris. Tout comme cette fille, Anna (Maria Höfstätter), qui arpente les supermarchés pour harceler ceux qui l'accueillent de questions indiscrettes, **Dog Days** agit comme un révélateur. Certains conducteurs, au contact d'Anna, se tirent avec grâce de son discours



Dog Days
(Canicule)

35 mm / coul. / 121 min /
2001 / fict. / Autriche

Réal.: Ulrich Seidl
Scén.: Ulrich Seidl
et Veronika Franz
Image: Wolfgang Thaler
Son: Matz Müller
Mus.: Markus Davy
Mont.: Andrea Wagner
et Christof Schertenleib
Prod.: Allegro Films
Dist.: Les Films Séville
Int.: Maria Höfstätter,
Alfred Mrva, Georg
Friedrich, Christine Jirku,
Viktor Hennemann

accaparant. D'autres s'en sortent enlaidis et mesquins. Mais Anna, inévitablement, demeure fidèle à elle-même. Et fidèle à un film qui utilise peut-être le ton du documentaire pour nous cacher, en fait, que son véritable registre est celui de la surenchère.

En effet, si l'on pense qu'il s'agit d'une œuvre réaliste, sa proposition est inacceptable. Tous les rapports humains se basent sur une violence sans objet, exercée sur des innocents: voilà le message. On se sent impuissant, et en colère. Et, pour le bien des personnages-victimes, nous souhaitons la vengeance.

Or, voici que — surprise — la vapeur se renverse. Les humiliés peuvent prendre leur revanche. La torture recommence. Sans doute avon-nous souhaité un tel basculement, et nous sommes bien servis. Pourtant la frustration demeure. Que se passe-t-il encore?

Il se passe que le film atteint, après ces longues scènes que d'aucuns qualifieraient de complaisantes, à la pointe extrême de son sujet, qui serait l'incapacité de chacun à réagir contre l'agression autrement que par la passivité ou le retour de l'agression. Au fil de son insupportable visionnement, **Dog Days** tente d'épuiser les variantes. Et une fois cela fait, une fois démontrée toute la stérilité de la chose, on peut aller ailleurs.

Et cet ailleurs, croyez-le ou non, c'est peut-être la grâce à la levée de ces hostilités. Des personnages baissent leurs armes. Il y a de la place pour la tendresse.

Je regarde une photo de tournage de **Dog Days** où Seidl, avec les comédiens d'une scène tout spécialement pénible, contemple, avec une expression satisfaite, les images de la scène qu'ils ont sans doute tournée. L'ambiance est légère. Voilà le paradoxe des films qui mêlent la cruauté à l'improvisation. Les acteurs, parfois, aiment à en rajouter. Ils contemplent le fruit de leur travail avec un sourire malin qui s'adresse peut-être à nous, spectateurs; sourire des comploteurs qui se disent en riant qu'ils vont, décidément, nous en faire baver. «C'est pas parce qu'on rit que c'est drôle», arborait comme devise la revue **Croc**. Dans le cas de **Dog Days**, le contraire paraît plus juste: c'est pas parce qu'on est horrifié que ce n'est pas drôle... ■

Les Âmes fortes

de Raoul Ruiz

par Richard Bégin

Que serait le cinéma sans le plaisir qu'a le spectateur d'être surpris. Ce plaisir est, pour certains, sans cesse renouvelé lorsqu'il s'agit d'assister au dernier Ruiz — et Dieu sait à quelle fréquence ce plaisir se renouvelle. C'est donc muni d'une certaine anticipation que l'amateur de Ruiz assistera aux **Âmes fortes**, dernier rejeton «budgété» du cinéaste franco-chilien. Mais à moins d'être éminemment ouvert à l'étonnement que suscite une œuvre ratée ou insensible aux critiques déjà peu louangeuses, il est fort à parier que le spectateur ruizien sortira de la salle avec la double impression d'avoir été roulé et trahi. Que s'est-il passé au juste?

En soi, l'histoire n'est pas inintéressante; c'est celle de Thérèse (Laetitia Casta) et de Firmin (Frédéric Dieffenthal), deux campagnards décidés à tenter leur chance en ville. Ce qui aurait pu être un simple récit d'apprentissage se révèle être une véritable fable sur le désir de l'insoumission. Thérèse s'affirme et Firmin s'enfoncé, trop bête pour constater quoi que ce soit. Ce sera aussi l'histoire d'une étrange amitié, mêlée d'admiration réciproque, entre Thérèse et M^{me} Numance (Arielle Dombasle). Évidemment, on se surprend à penser ce que Ruiz aurait pu faire de l'œuvre de Giono. Or, il n'a rien fait. Disons-le sans retenue: **les Âmes fortes** n'est pas un film de Raoul Ruiz, et, avec lui, le spectateur est témoin d'une césure. Il y a deux Ruiz, l'artiste et l'idée qu'on s'en fait: aussi Ruiz ne fait pas toujours du Ruiz et **les Âmes fortes**, lui, ne répond pas à l'archétype.

En effet, **les Âmes fortes** impressionne par son classicisme, mais aussi par sa fadeur et son conventionnalisme. Osons croire, idéalement, que Ruiz s'est amusé à déjouer nos attentes, ou, tristement, qu'il s'est plié aux exigences d'une

Les Âmes fortes

35 mm / coul. / 120 min /
2001 / fict. /
Belgique-France

Réal.: Raoul Ruiz
Scén.: Alexandre Astruc,
Alain Majani d'Inguibert,
Mitchell Hooper
et Alain Neuhoff d'après
le roman de Jean Giono
Image: Éric Gauthier
Son: Christian Monheim
et François Joseph Hors
Mus.: Jorge Arriagada
Mont.: Valeria Sarmiento
Prod.: Jacques de Clercq,
Alain Majani d'Inguibert,
Dimitri de Clercq et Marc
de Lassus Saint-Geniès
Dist.: Chrystal Films
Int.: Laetitia Casta,
Frédéric Dieffenthal,
Arielle Dombasle, John
Malkovich, Charles Berling